

NO SOCIOLOGY !

Dominique Linhardt

Bruno Latour a été mon professeur¹. Cela a commencé à la toute fin des années 1990. Luc Boltanski, qui avait encadré mes tout premiers travaux de recherche, m'avait recommandé auprès de lui. Je suis entré dans son bureau de l'École des mines sans savoir exactement où je mettais les pieds. Quelques jours plus tard, j'étais installé dans un bureau non loin du sien. L'endroit était vivant et libre, un cosmos en même temps qu'un cocon. J'y suis resté. Cela a duré six ou sept ans.

Pour situer les choses, quand je suis arrivé, l'épisode des *science wars* se terminait à peine. *L'Espoir de Pandore* et *Politiques de la nature* venaient de paraître. Bruno Latour était déjà attelé à de nouveaux projets : l'enquête au Conseil d'État, la méditation sur la parole religieuse, l'effort pour clarifier les prémisses méthodologiques de l'ANT² qu'il a entrepris dans *Reassembling the Social*, la préparation de *Iconoclash*, la première de la série d'expositions dont il sera le curateur au ZKM³ de Karlsruhe. Autant de réalisations qui annonçaient déjà l'*Enquête sur les modes d'existence*, dont la finalisation d'une première version avait coïncidé avec son départ pour Sciences-Po en 2006. Je ne l'y ai pas suivi. Je suis venu ici, à l'EHESS. Le LIER-FYT⁴ n'existait pas encore, mais il était en germe.

Bruno Latour a été mon professeur. J'étais un parmi ses nombreux élèves. Je lui dois beaucoup. Mais je ne suis pas son disciple. Une question a toujours fait obstacle. Cette question est celle qu'il adressait parfois en début d'année aux participants de son séminaire doctoral. « Y a-t-il des sociologues ici ? », lançait-il alors à la ronde, sur un ton feignant l'incrédulité. Peu d'entre nous levaient la main. J'étais de ceux-là. Un geste, à ce moment-là, plus intuitif que réfléchi.

Bruno Latour s'abstenait de toute désobéissance quand un jeune esprit manifestait une impulsion pour la sociologie. Cela ne l'a

pour autant aucunement retenu d'avoir la dent dure lorsqu'il parlait d'elle en général. Dans sa bouche et sous sa plume, il traitait la sociologie avec sarcasme et provocation. Et souvent, il faut le dire, avec une once de condescendance. Je m'en suis inquiété et je lui ai fait part à plusieurs reprises de mon incompréhension devant cette déconsidération. Chaque fois, la réaction a été la même : il a ri de son inimitable rire, et m'a assuré que cela n'avait aucune importance. Mais mon interrogation est restée lettre morte. Il m'a seulement semblé percevoir que, sous le détachement apparent, couvait une colère – froide, mais amère.

Le contraste ne saurait à première vue être plus marqué avec le rapport que nous cultivons ici, au LIER-FYT, avec la sociologie. Nous accordons une valeur unique à son idée et à son geste. Nous considérons qu'elle porte un style d'attitude et de pensée seul à même de nous placer à hauteur de vue des temps présents. Et pourtant, nous avons, nous aussi, la dent dure. Non pas avec l'idéal de la réflexivité sociologique auquel nous aspirons, mais avec ses expressions majoritaires dans l'organisation pratique de la sociologie comme discipline scientifique. Il n'est pas rare que celles-ci nous paraissent incompatibles avec les exigences qui découlent de cet idéal.

Cette congruence, partielle et asymétrique – bloquée vers le haut, mais ouverte vers le bas –, éclaire ce que Bruno Latour nous a transmis, dans ce rôle particulier d'amphitryon d'une idée de la sociologie qu'il n'a pas faite sienne, mais à laquelle il a témoigné plus d'égards que le « No sociology! » qu'il lui arrivait d'interjeter ne le laisse supposer – à condition, toutefois, que cet idéal ne se détourne pas de lui-même.

Ce legs nous oblige, car la table de l'hôte était généreuse. De quoi Bruno Latour nous a-t-il nourris ? Il nous faut d'emblée écarter une première réponse possible à cette question : il ne nous a pas simplement incités à reconnaître l'importance des non-humains. Du moins, n'est-ce pas le cas si l'on comprend cet appel dans sa version vulgarisée, qui suggère par implication que les sciences sociales fauteraient par

irréalisme en s'obstinant à représenter un monde tronqué, taillé sur mesure pour les seuls humains, un peu comme ces illustrations montrant des personnages photographiés dans un décor croqué au crayon. La sociologie n'a jamais figuré des sociétés humaines suspendues à elles-mêmes. Sous cette forme triviale, la rengaine des « humains et non-humains » est à prendre pour ce qu'elle est : une fable, à la fois récit imaginaire et témoin de la morale de l'époque.

Pour trouver un argument plus consistant, je voudrais me tourner vers un texte que Bruno Latour avait tout spécialement destiné aux sociologues, dans un nouvel effort pour prendre langue avec eux. Ce fut, une fois de plus, un coup d'épée dans l'eau. Le texte a été peu lu, du moins à ma connaissance et en tout cas dans la corporation sociologique. Aux obstacles habituels à la réception de Latour, s'ajoute dans ce cas l'écrin inhabituel dans lequel il est enchâssé : un grand livre, somptueux, avec les photos d'Émilie Hermant et la mise en page magistrale de Susanna Shannon, qui constituent en quelque sorte des textes à part entière, qui s'entrelacent avec celui de Bruno Latour. Ceux qui ont eu le livre entre les mains savent que je parle de *Paris ville invisible*.

La démonstration qui s'y donne à lire – et à voir – est tendue vers cette conclusion : Paris sera à jamais invisible pour qui prétend embrasser la ville d'un regard sans point de vue. La recherche d'une telle vision totale condamne à la cécité. Voir, c'est accepter d'être déterminé par un point de vue. Voir Paris depuis le promontoire du Sacré-Cœur, c'est voir la ville dans toute son étendue, mais d'un point de vue donné. La voir depuis la salle de contrôle de la préfecture de police, sur le mur d'écrans alimenté par des caméras disséminées dans la ville, c'est encore la voir dans une forme de totalité, mais d'un autre point de vue. C'est également le cas dans les services du cadastre : les cartes soigneusement établies et archivées donnent, elles aussi, une représentation totale de la ville, mais sous l'angle des tâches d'administration foncière.

À mesure que l'on avance dans le livre, le fantasme panoptique s'évanouit ainsi devant la multiplication des « oligoptiques ». On comprend que voir Paris se joue dans le passage d'un observatoire à l'autre, dans le feuilleté des visions qu'ils informent et des dispositifs qui les équipent. Et que l'on ne tire aucun faux espoir de l'idée de superposer ces différentes versions de Paris afin de se frayer un accès plus « général » que celui qu'offre chacune d'elles. Car quand bien même une telle superposition serait opérable en pratique, la vision qu'elle offrirait ne serait jamais autre chose que l'expression du point de vue qui procède de cette superposition : une addition de points de vue est encore un point de vue.

La tâche que Bruno Latour s'est donnée avec *Paris ville invisible* n'est pas accessoire : elle fournit une clé de l'ensemble de son œuvre. On le mesure quand on considère qu'au moins depuis le texte sur les « Vues de l'esprit », la « métaphore scopique », comme il lui arrivait de l'appeler en calquant sans doute l'anglais, lui a souvent servi d'approximation pour aborder le problème de la vérité ou, plus exactement, puisque la vérité est pour lui une affaire de performance, celui de la véridiction. Elle a donc une signification particulière pour la grande question qui a formé le vecteur de la vie intellectuelle de Bruno Latour. De même qu'il n'y a de visible qu'indexé à un point de vue, il n'y a de vrai qu'ancré dans des épreuves et dans les réseaux qui le soutiennent : il n'y a de vérité que conjonctive.

Nous touchons ici au cœur du malentendu que Bruno Latour a suscité au cours de sa carrière, à savoir son « relativisme ». On le lui a reproché au point de le faire passer pour un mystificateur. Pourtant, loin de s'en défendre, il revendiquait ce relativisme – « le contraire est l'absolutisme », avait-il pour habitude de rétorquer. Le quiproquo était parfait : lui et ses détracteurs ne s'accordaient pas même sur la signification du terme « relativisme ».

Pour Bruno Latour, la vérité ne se soustrait pas ; elle s'additionne. Elle ne se divise pas ; elle s'altère. De même que la vue de Paris de

l'agent préfectoral n'invalide pas celle de l'officier cadastral, mais s'y ajoute en produisant une différence, de même la vérité se décline et se déplace par un jeu de « passes ». Toute vérité est risquée, l'erreur toujours imminente. Il est également possible que la vérité soit manipulée. Ce qui est en revanche impossible, c'est d'opposer à une vérité une vérité qui ne soit pas elle-même conjonctive, qui ne soit pas construite, qui ne soit pas en ce sens *relative*, une vérité qui prétende provenir de nulle part, détachée de toute condition, simple transport d'information – une vérité épistémologique et non exégétique, pour reprendre une distinction qui lui était chère. La vérité ne peut être ni alléguée, ni ordonnée, ni inférée : elle s'énonce, et elle s'énonce tant qu'elle est tenue. De là, l'immense difficulté de la tâche politique, qui doit composer une totalité qui soit fidèle à ses attaches multiples, dans un mouvement de reprise sans cesse renouvelé qui ne tolère aucune espèce de raccourci.

La langue de Bruno Latour n'est pas sociologique, même quand il parle aux sociologues. Mais quiconque est familier de la tradition sociologique ne manquera pas de percevoir un halo de résonance qui explique pourquoi des sociologues ont pu trouver dans sa langue un refuge. Il y a à cela une raison : c'est que la genèse des sciences sociales procède d'une problématique qui, pour le dire d'une façon prudente – et je m'expliquerai sur cette prudence, car elle est effectivement de mise –, présente un air de famille avec la sienne.

Les premières générations de sociologues étaient conscientes que le savoir qu'elles étaient en train d'élaborer répondait au besoin de s'orienter dans un monde de moins en moins ordonné par des prescriptions fixant de manière univoque la nature et la valeur des choses. Dans ce contexte, il leur fallait reconnaître que la possibilité était dorénavant donnée de se rapporter à elles selon une variété de perspectives et de significations qui, non seulement sont irréductibles les unes aux autres, mais sont prises dans une dynamique continue de transformation à mesure que la découverte du monde se poursuit et que de la nouveauté s'en dégage. En outre, les sociologues ont

compris que ces perspectives et ces significations, dans leur pluralité, ne résultent pas de spéculations abstraites, mais de la rencontre avec un éventail de situations auxquelles la science nouvelle était tenue de reconduire ses efforts de connaissance.

Les concepts de « société » et de « culture » sont venus recueillir cette perception d'une vie collective qui évolue dans une différenciation croissante des sphères, des activités, des expériences, des valeurs, avec les ambivalences et les incertitudes qu'elle charrie. Et sur cette voie, les sociologues ont été amenés à partager la même condition que celle dans laquelle se trouvera Bruno Latour : comme lui, ils ont été accusés de « relativisme » ; et comme lui, ils ont été obligés de l'assumer, en détachant ce terme de sa signification de manquement à la connaissance pour en faire sa condition même.

J'ai suggéré qu'il convenait d'être prudent en traçant ce parallèle. La raison en est évidente : les concepts de « société » et de « culture », dans le sens qu'ils ont pris à l'orée du XVIII^e siècle, ont laissé intact celui de « nature » tel qu'il s'était constitué un peu plus tôt, à partir de la Renaissance. Plus exactement, l'importance qui leur a alors été accordée a contribué à les distinguer si radicalement de la « nature » que celle-ci en est devenue le corrélat inversé, figurant un domaine qui, par opposition à la « société » et à la « culture », est dépourvu de significations, imperméable aux valeurs, insensible à la volonté, indifférent à l'histoire, un domaine hors de toute prise exégétique et conjonctive, et chasse gardée d'une science chargée d'en découvrir les invariants.

Il y a cent ans, un sociologue pouvait ainsi écrire ces phrases qui illustrent cette manière de délimiter le domaine des sciences sociales en l'adossant à la différence d'avec les sciences de la nature :

On peut affirmer, en parlant d'un objet naturel tangible, par exemple une pierre, qu'il était également une pierre il y a cinq cents ou mille ans, c'est-à-dire que les pierres, en des temps reculés, étaient déjà des pierres de la même manière que les

pierres le sont aujourd'hui. À l'inverse, on ne peut plus dire d'une réalité culturelle, qui se constitue dans la conscience (plus précisément, dans la conscience historiquement déterminée des individus et des communautés humaines), qu'elle a toujours existé dans un sens correspondant à la manière dont nous vivons et concevons aujourd'hui de tels phénomènes. (Mannheim, 1980 : 55)

Bruno Latour a consacré ses efforts à rendre impossible, absurde, l'affirmation contenue dans la première partie de la citation : il a fait valoir que les pierres, pour reprendre cet exemple, ne sont justement pas des pierres de la même manière aujourd'hui qu'il y a cinq cents ou mille ans, pas plus que Ramsès II n'est mort de la tuberculose au moment de sa mort – et ce, bien qu'il soit bel et bien mort de la tuberculose aujourd'hui, depuis la découverte du bacille de Koch.

Cependant, l'invalidation de cette première affirmation n'implique nullement l'invalidation de la seconde ; on serait même tenté d'y voir sa généralisation et donc la proposition de l'extension du domaine de pertinence du type d'intelligence à l'œuvre dans les sciences sociales. Il faut donc qu'il se soit passé davantage pour expliquer le rejet de la proposition latourienne par la grande majorité des sociologues et, inversement, la colère sourde et la pointe de mépris avec lesquelles il y a réagi.

Peut-être peut-on le dire ainsi : il s'est passé que le « grand partage » a introduit le ver dans le fruit des sciences sociales. Il leur a fait miroiter la possibilité qu'elles soient des sciences de la même manière que le sont les sciences de la nature. Bruno Latour a déployé tous les moyens à sa disposition pour montrer que les sciences de la nature ne sont pas ce qu'elles croient être, qu'elles sont d'une certaine manière bien plus profondément « sociologiques » que ne le prétendent les épistémologues. Pendant ce temps, les sciences sociales se sont pour leur part éloignées de leur mouvement originel : elles ont troqué une attitude qui leur permettrait de se penser comme conjonctivement

liées au processus social qu'elles étudient, contre la fausse monnaie de la « rupture épistémologique ».

Cette évolution des sciences sociales, dont je suggère ici l'existence, correspond à mes yeux à un processus historique réel. Si cette tendance a constitué une ligne de fuite depuis qu'elles ont accédé à l'Université, elle a massivement déployé ses effets depuis l'après-guerre. Elle fait désormais partie de leur actualité, de la manière dont elles sont pratiquées et des attentes qui leur sont adressées. Si nous voulons hériter de Bruno Latour, il nous appartient de prendre position par rapport à cette évolution et à cette actualité. Cela ne signifie pas renoncer à la visée scientifique de la sociologie, mais concevoir une pratique scientifique dans laquelle la dénaturalisation ne se paie pas d'une renaturalisation en contrebande.

Il n'y a rien là qui soit contraire à l'idéal de la sociologie. Si nous y parvenons, il se peut qu'à l'avenir on dise de Bruno Latour ce que l'on dit aujourd'hui de Marx : il n'aurait pas aimé qu'on l'appelle sociologue.

BIBLIOGRAPHIE

- LATOUR Bruno (2004), *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte.
- LATOUR Bruno (2007), *L'Espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*, Paris, La Découverte.
- LATOUR Bruno (2007), *Reassembling the Social. An Introduction to Actor-Network-Theory*, Oxford University Press.
- LATOUR Bruno (2012), *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte.
- LATOUR Bruno & Émilie HERMANT (1999), *Paris ville invisible*, Paris, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond.
- LATOUR Bruno & Peter WEIBEL (dir.) (2002), *Iconoclash : Beyond the Image Wars in Science, Religion, and Art*, Karlsruhe et Cambridge, Mass., ZKM Center for Art and Media et The MIT Press.
- MANNHEIM Karl (1980), « Über die Eigenart kultursoziologischer Erkenntnis » (vers 1922), in *Strukturen des Denkens*, éd. par David Kettler, Volker Meja et Nico Stehr, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp.

NOTES

1 Ce texte a été prononcé lors de la demi-journée en hommage à Bruno Latour que le LIER-FYT a organisée le 1^{er} décembre 2022 (<https://lier-fyt.ehess.fr/evenement/le-lier-fyt-rend-hommage-bruno-latour>).

2 *L'Actor-Network Theory*, la traduction anglaise de ce que ses auteurs appelaient la sociologie de la traduction.

3 Le *Zentrum für Kunst und Medien*, ou *Center for Art and Media*.

4 Le Laboratoire interdisciplinaire d'études sur les réflexivités – Fonds Yan Thomas, EHESS/CNRS.